

Le train était pourtant parti à l'heure, Et là en rase campagne, il tressaute, ralentit, s'immobilise, les voyageurs regardent dehors, s'interrogent, certains soufflent d'agacement, maugréent, râlent, d'autres sont silencieux, d'autres ne semblent même pas s'en rendre compte, d'autres sourient.

Je n'en peux plus, mais pourquoi je m'obstine encore à prendre le train, pour des raisons citoyennes, écologiques, à un moment faut arrêter d'être bête. La SNCF, invention géniale mais devenue aujourd'hui, seulement synonyme d'incertitude, de retard, de correspondances ratées... maintenant quand tu prends le train, tu es étonné quand tu es à l'heure, c'est le monde à l'envers.

C'est pas possible, je panique totalement, je le savais qu'il fallait prendre le train précédent, je lui ai dit, il veut jamais m'écouter, il m'énerve, toujours zen, toujours calme. Et là on va faire comment si on rate la correspondance, hein, on va faire comment, il peut me dire.

Ah la la , je vais l'entendre, j'espère que le retard ne sera pas de plusieurs heures parce que là, au secours, elle va faire un scandale... je vais dire que je vais aux nouvelles, et je vais aller prendre un café dans la voiture bar.

Je pose mon regard sur chacun de mes compagnons de voyage, j'espère que le train va rester immobile pour me laisser le temps d'étudier leur réaction face à une situation imprévisible. Si l'arrêt s'éternise, j'essaierai d'imaginer la vie de chacun. J'ai toujours aimé cela, inventer la vie des gens croisés.

Et bien sûr ils ne te disent rien, ils te font attendre dans l'incertitude, l'angoisse, je ne vais pas y arriver, ça me fait paniquer, moi j'aime quand tout est tracé, organisé, respecté. J'ai tout calculé moi, avant de partir, j'ai vérifié cinquante fois que tout était en ordre. J'ai prévu deux heures supplémentaires pour prendre la correspondance, oh mon dieu pourvu que l'on ne reste pas longtemps coincés, parce que sinon je vais manquer d'air, enfermée dans un wagon, entouré de gens que je ne connais pas. Faut que je respire par le ventre, faut que je me calme, que je me domine. S'il vous plait, pas longtemps, pas longtemps.

Waou !! génial, c'est trop cool, le train s'arrête, mais je suis trop bien, là, pas les parents pour me gonfler, pas de frères et sœurs qui m'énervent... toute seule. Un peu de piment dans cette vie, un truc à raconter à Justine, elle va être verte parce qu'elle imaginerait même pas en rêve ce qui m'arrive, un mec trop beau assis, là à côté de moi. Ah la la, il me regarde, il me sourit, il va me parler, je suis sûre qu'il va me parler.

Ah non, déjà l'énergie que cela demande d'emmener les enfants en train, les bagages, eux deux. Toujours la peur qu'ils se mettent à pleurer, à crier, à se disputer. Et alors les gens te regardent, te

jugent, comme si tu savais pas élever tes gosses. Coloriages, jeux de toutes sortes, j'ai prévu mais pas pour des heures, et pas de chance, pas d'autres enfants dans le train, et qu'est-ce qui m'a pris ce matin, de décider, pas de tablette, les vacances, pas d'écran.

Alors moi je suis ravie, je voulais finir d'écrire le défi du jour avant d'arriver, cela me laisse le temps ;o))

L'incident

I

Les freins crissent à fendre les tympans.
Les sièges basculent en avant.
Les bagages au-dessus de nos têtes se fracassent dans l'allée.
Le train s'arrête d'un coup.
Nous sommes projetés tête la première sur le siège de devant.

Un étrange silence nous enveloppe.
Les pleurs d'un bébé nous sortent de notre sidération.
Nous nous regardons.
Nous sommes hébétés.
D'un coup, d'un seul, Lucas se lève, enjambe les bagages. Il ouvre la porte coulissante du train. Il se retourne, son visage livide semble pétrifié, il nous affole.

C'est un spectacle de désolation dehors. La campagne est grise, blanche, noire. Plus aucune feuille dans les arbres, plus aucun brin d'herbe au sol, plus aucun toit de maison à l'horizon. Tout est recouvert d'une épaisse couche de cendres, de poussière ; aucune âme qui vive, aucun bruit, aucun mouvement.

Nous sortons tous, les uns après les autres, comme des zombies, ahuris.
Nos téléphones portables ne répondent plus.
Nous sommes seuls au monde.

Flash !

Nous comprenons qu'une catastrophe a détruit des villages entiers pendant notre voyage nocturne.
Il faut s'organiser !
Eric emmène les hommes , ils partent chercher des vivres, ils reviennent bredouilles.
Aucun habitant , c'est le no man's land !

Flash !

Il faut cultiver les champs aux alentours pour survivre: les rails de la voie ferrée sont démontés pour servir d'outils.
Paul organise le rangement des valises avec les jeunes, les vêtements sont roulés à la japonaise dans les porte-bagages.
Chacun doit vivre dans un espace confortable: les carrés de 4 sièges sont réservés aux personnes plus âgées, les cabines avec couchettes aux familles.

Céline prend les jeunes mamans en main et les incite à respirer calmement tout en chantant.

Charlotte organise un jeu de cache-cache afin de familiariser les enfants à leur nouveau lieu de vie.

Le train devient notre maison ! La survie décuple la force d'invention et la volonté.

Chaque membre de cette nouvelle communauté a œuvré à sa manière avec sa compétence. C'est beau à voir.

Un an plus tard, notre village s'est agrandi: des couples se sont formés, deux petits sont nés. Les champs environnants nous nourrissent, nous avons détourné la rivière.

La vie a repris doucement. Nous sommes fiers de ce que nous avons accompli ensemble.

Nous avons vécu un cauchemar, nous vivons aujourd' hui dans un monde de rêve.

Drrrrringggg.....Nooooon !!??

P...de réveil.

KARINE

Défi 12 : EricS

Twiiit-twiiit l'alouette décide de quitter son compagnon de jeu car une animation particulière attire son attention aujourd'hui : une longue machine stagnante qui au milieu des champs est en train de déverser de drôles d'individus dans la nature. Pour l'avoir déjà vu passer souvent à vive allure, sa curiosité l'emporte sur la prudence, et c'est prudemment qu'elle s'approche et se pose sur un de ses nombreux toits brillants. Doucement réchauffée par un soleil printanier, Twiiit-twiiit assiste amusée au spectacle de ces bipèdes doués de paroles et dotés de grand bras, qu'ils coordonnent à merveille. Très vite, l'odeur de leur respiration lui est insupportable, elle décide de changer de toiture. Au pied de cet autre wagon, les bipèdes sont plus petits, eux ne crachent pas de la fumée qui pique la gorge. Elle pourra rester un peu plus longtemps à les regarder évoluer hors de ce tube en ferraille roulant. Ils jouent et courent sous le regard de leurs parents. Ils n'ont pas du tout l'air inquiets, comme ce gros monsieur qui s'éloigne de plus en plus en zigzagant et en parlant à sa main. Amusant. Un des parents, ornée d'une voix plus aiguë et de cheveux beaucoup plus longs que l'autre, essaye de regrouper les trois enfants en les appâtant d'un sandwich. Le stratagème fonctionne à merveille et instaure un instant de calme à la joyeuse troupe. De courte durée : Twiiit-twiiit vient de se faire repérer par l'un des bambins. Aussitôt acclamé par les deux autres qui d'un seul élan lui ordonnent de descendre les rejoindre en balançant au sol de minuscules, et très certainement insipides, miettes de pain. Ridicule. Elle préfère fuir sur un autre compartiment.

Au pied de celui-ci, rien, nulle fumée désagréable et aucun petit homme prétentieux, seulement des éclats de voix très vifs entre des mâles dominants, se disputant fort, probablement à cause d'une question de territorialité,... lui semble-t-il. C'est au moment de partir, puisque sans grand intérêt pour elle, qu'un bruit la fait sursauter. Les deux énergumènes, salement énervés, en sont venus aux mains et s'entraînent l'un l'autre afin d'essayer de s'extirper de force du compartiment, se projetant violemment contre les parois. Rapidement rejoint et soutenu par d'autres bipèdes, les invectives et toutes sortes de noms d'oiseaux pleuvent à l'adresse de l'un des deux, celui portant un uniforme et une casquette, le laissant patauger dans la boue et méditer sur cette situation qui a tout l'air de lui échapper. Pitoyable. Puis trop nerveux, Twiiit-twiiit change de wagon.

À l'intérieur de celui-ci, la tension ressemblant au wagon précédent semble être la même. Un second bipède, identique par son joli appareil bleu assorti à sa casquette, est envoyé lui aussi dans le décor, accompagné par une bordée de jurons piaillés par tous ces bipèdes apparemment bien mécontents. Sous ses yeux amusés, la même scène se reproduit dans plusieurs endroits, et toujours ces noms

d'oiseaux. Elle décide de filer jusqu'en bout de convoi, sur le dernier toit, estimant en avoir presque assez vu et supporté. En chemin, un bruit assourdissant vient heurter ses petits tympanes, faisant vibrer le paysage autour d'elle : l'horrible machine en fer vient d'hurler. Twiit-twiit a tout juste le temps de reposer ses petites pattes que la longue chenille inerte se remet en mouvement. Aussitôt c'est la débandade, ça court dans tous les sens afin de remonter dans l'engin. Sortant d'un fourré, certains, plus malheureux, n'ont pas le temps de remonter leurs fringues et courent tant bien que mal en essayant de conserver un semblant de dignité, jusqu'à finalement s'affaler au sol. D'autres, traînant leurs progénitures à bout de bras, s'essoufflent, puis abandonnent, évaluant leurs chances de rattraper leur wagon comme nulles. Ceux-ci aussi resteront là. D'autres encore restent figés comme des statues, résignés, l'œil hagard du bipède face au vide, face à leur vie qui s'échappe à travers champs. D'autres se sont directement allongés par terre, se mélangeant aux herbes folles que le vent fait danser...

Twiit-twiit l'alouette s'est bien marrée aujourd'hui. Elle peut repartir retrouver son compagnon et lui raconter des histoires de chenilles métalliques qui se débarrassent des bipèdes comme on se débarrasse des nuisibles.

Défi N°12 - SAXOF

LE TRAIN

Le TGV Paris Toulouse est bondé. A part quelques conversations assez calmes entre voisins ou par le biais du mobile, la sérénité envahit le wagon où est installée Marie, près d'une fenêtre. Elle a décidé de prendre 10 jours pour retrouver sa soeur qu'elle n'a pas vue depuis 6 mois, et doit se rendre à Balma.

Le train roule à un rythme qui peut être lancinant et permet l'endormissement, ce qui arrive à certains. Le paysage défile, et une impression d'évasion s'empare de certains regards.

Puis Brutalement, un coup de frein très important stoppe le train. Tout le monde se regarde interrogatif. On attend d'en savoir plus mais au bout de 2 minutes, rien n'explique cet arrêt d'autant que le train semble bloqué en pleine campagne. Deux hommes se lèvent pour aller voir dehors pendant que le reste des voyageurs espèrent une réponse de leur retour. Mais 15mn plus tard, ils sont revenus sans explications.

les esprits ont commencé à s'échauffer

« Pour une fois que le train était parti à l'heure »

« c'est fini la SNCF pour moi, j'en ai marre de tous leurs problèmes »

« J'ai un avion à prendre à blagnac, je vais le louper »

« Et moi un autre train avec très peu de laps de temps.. »

Chacun y va de son expérience et de ses projets pour expliquer finalement qu'il n'aurait pas dû faire ce choix de transport

« j'ai hésité entre ce train et un co-voiturage, je regrette »

Marie n'ayant pas pris la parole pense aussi qu'elle aurait dû prendre l'avion comme le lui avait suggéré Louise. Mais elle n'est pas en colère comme les autres, elle pense à toutes sortes de raisons :

« Peut être que quelqu'un s'est jeté sur la voie, ou bien y a t'il encore eu des vols de cuivre sur la ligne, ou encore juste un problème technique... » Pour ne pas se laisser atteindre par le grondement de la colère qui s'enfle de plus en plus, elle ajuste ses écouteurs pour se laisser fondre dans le concerto N°23 de Mozart, son adagio est tellement merveilleux »

Certains appellent pour prévenir du retard, d'autres descendent du train pour prendre l'air.

« Qui veut un gâteau, c'est moi qui les ai faits hier » annonce une dame aux cheveux blancs en tendant une grosse boîte pleine de biscuits qui réconfortent les états fulminants.

On entend alors, une jeune femme au tel qui parle assez fort

« Je ne pourrai pas prendre le car.....Non j'te dis, nous avons déjà 35mn de retard.....Bon écoute j'veux plus t'entendre me donner des ordres.....Ah ben mince alors c'est toi qui dit ça.....Zut de zut, finalement je suis bien contente et j'n'irai pas, ne compte pas sur moi » crie-t'elle en raccrochant étonnée de voir tous les yeux rivés sur elle

« Désolée, c'était mon frère! » Et comme les yeux restent attachés à son personnage, elle poursuit

« Mon père va se remarier et je déteste ma future belle-mère.... »

Tout le monde exprime dans un choeur unanime « C'est nous qui sommes désolés » Et chacun retrouve ses propres pensées.

Marie appelle Louise pour qu'elle ne vienne pas trop tôt, elle la rappellera dès que le voyage aura repris son cours.

Elle venait de raccrocher lorsque le haut parleur annonce

« La SNCF est désolée de ce contre temps. Nous mettons tout en oeuvre pour repartir le plus tôt possible »

« ah ça se modernise car avant ils ne renseignaient pas » ajoute un vieux monsieur qui a l'habitude de ces incidents semble-t'il

Le haut parleur crachouille à nouveau et la voix annonce « l'incident est réparé, nous allons repartir, merci pour votre patience »

Au bout d'1h12 d'arrêt, tous les voyageurs reprennent leur place. Le train s'ébranle et reprend sa course qui sera folle pour rendre un peu de temps au retard,

SAXOF

Quatre heures

13 janvier. 19 heures 30. En pleine campagne à trente kilomètres de Montréal. Je prends le bus chaque matin et chaque soir pour aller travail là-bas et revenir dans mon petit chez moi à quarante minutes. Je découvre un peu plus chaque jour les paysages de ce circuit qui devient une routine depuis presque deux semaines.

Le soleil est couché depuis plus d'une heure. Il fait bien noir dehors, on n'aperçoit que les flocons tombaient sur le parebrise du bus. Peu d'éclairage dehors, nous étions en pleine campagne à encore douze kilomètres du prochain arrêt. Il n'y avait que des champs enneigés autour de nous. A l'intérieur du véhicule, nous n'étions que quatre avec le chauffeur. Deux dames âgées, assises derrière le chauffeur, discutaient de leurs enfants et petits-enfants. J'étais assise deux rangées avant la porte arrière et, un homme en costume se tenait quelques rangées plus au fond. Il semblait plongé dans son téléphone, des écouteurs dans des oreilles. Le chauffeur avait laissé peu d'éclairage pour nous permettre de nous reposer.

Malgré le peu de lumière, on pouvait voir que la neige tombait de plus en plus et le vent soufflait bien plus fort.

Soudain, le chauffeur stoppa net. Il nous demanda de rester calme. Il sortit voir. Quelques minutes plus tard, il revient nous annoncer que la route était bloquée devant nous. Il appela les responsables de la ligne. Des personnes viendraient débloquer bientôt la route. Nous devions rester tous dans le bus par mesure de sécurité.

Il ne pouvait point nous dire combien de temps cela allait durer. De plus, le vent et la neige continuaient de tomber de plus en plus fort.

Personne ne disait rien, et ce malgré quelques soupirs face à cet arrêt inopiné. Les premières minutes, nous étions comme durant le trajet, chacun de notre côté, perdus dans nos pensées.

Puis, l'une des dames a éternué. Nous avons tous acclamé « à vos souhaits ». Cela a brisé le silence quelques secondes avant qu'il ne reprenne de plus belle.

Les minutes passaient. Le chauffeur avait laissé le moteur tourné pour le chauffage. La tempête continuait son show. Une heure depuis l'arrêt, le chauffeur essayait de joindre à nouveau la patrouille de la route mais plus aucun réseau ne passait dans nos portables, sûrement à cause de la tempête.

Au bout de deux heures d'attente, nous nous étions rapprochés à l'avant, partageant de l'eau et des biscuits que les vieilles dames conservaient toujours dans leur sac. L'une d'elle, Betty, continuait d'éternuer. Nous allions bientôt nous retrouver à court de mouchoir.

Toutes les deux nous faisaient rire en racontant des anecdotes de leur jeunesse et de leur famille. C'était si mignon. Nous échangeons à tour de rôle des moments de nos vies. Elles étaient sœurs mais aussi les meilleures amies du monde. Betty était l'ainée. Sa sœur se prénomme Annie. Elles vivaient dans la région depuis plus de quarante ans. Elles étaient émerveillées d'apprendre que je venais à peine d'arrivée dans le pays depuis seulement deux semaines. J'arrivai du sud de la France. La météo me changeait mais cela me convenait. J'avais toujours adoré la neige.

Le chauffeur, William, était d'origine anglaise. Il est venu s'installer dans la région pour vivre avec sa femme, qui était de Montréal, il y a trente ans. Il était chauffeur depuis vingt ans et conduisait sur cette ligne depuis une dizaine d'années.

Quatre heures

L'homme en costume, Charles, était de Centrafrique. Il avait quitté le pays à l'âge de quatorze ans pour venir vivre au Québec avec ses parents. Il n'était pas retourné là-bas depuis.

Nous étions tous tristes d'entendre les conflits qu'il avait vécu là-bas si jeune. Mais il semblait bien le prendre désormais. Il travaillait à Montréal mais avait investi dans un logement en campagne depuis deux ans pour se rapprocher de ses nièces et des forêts qu'il aimait tant. Il travaillait comme ingénieur en aéronautique.

Tous ces échanges nous faisaient oublier le tracas dans lequel nous nous trouvions et ainsi nous ne voyions point le temps passé. On m'avait dit que les canadiens étaient accueillants et bien j'en avais la preuve ce soir-là. En France, une même situation se serait passée différemment. Cependant ces discussions, nous faisaient tisser des liens.

Déjà trois heures que nous attendions, lorsque le moteur s'arrêta. Plus d'essence. Cela signifiait que le chauffage ne pourrait plus trop fonctionner. A cet instant, Betty et Annie commençaient à avoir peur. William tentait de nous rassurer. Je sentais de l'inquiétude dans sa voix. Charles le ressentait aussi mais ne soufflait mot.

William rapporta des plaids du coffre à bagages. Nous éclairions le bus avec nos téléphones. Nous nous étions blottis dans les couvertures pour garder le plus possible la chaleur. Betty et Annie se tenaient avec William. J'étais avec Charles. Je ressentais sa respiration et son cœur battant la chamade, tout comme le mien. Nous nous efforcions de ne pas nous endormir. La température continuait de chuter. Les feux de détresse clignotaient jusqu'à ce que la batterie lâche. Nous avions si froid. La fatigue nous gagnait de plus en plus. Nos yeux se fermaient quand des lumières clignotantes se rapprochaient du bus. Le froid me submergeait et je m'endormais encore davantage.

Lorsque je me suis réveillée, une infirmière se tenait à mon chevet me rassurant sur mon état. C'était trois jours plus tard. Elle m'annonça aussi que tous les autres étaient aussi tirés d'affaire et que nous sortirions dans quelques jours.

Ces quatre heures nous avaient rapprochés. Nous passions tous nos après-midis dans le hall de l'hôpital jusqu'à notre départ. A partir de là, nous étions devenus de vrais amis.

Betty, Annie et William ont même été nos témoins lorsque Charles et moi avons échangé nos vœux deux ans plus tard.

Romain L.A.

Betty Duby.

15 janvier 2017, 10h15, à bord du TGV reliant Macon (Saône et Loire) à Paris, gare de Lyon. Et voilà, c'est parti pour deux jours à Paris au congrès de cicatrisation, en compagnie de ma collègue Karine. Nous sommes infirmières.

L'occasion de sortir de sa routine habituelle, d'échanger avec d'autres professionnels et d'apprendre les dernières nouveautés en cicatrisation pour améliorer sa pratique.

Très enrichissant sur le plan personnel et professionnel.

A bord de ce train, dans notre wagon, une dizaine de personnes sont installées.

Nous quittons doucement la gare et le TGV adopte sa vitesse de croisière.

Les paysages défilent à toute allure ! C'est une journée de début d'année où le gel nous a surpris au saut du lit.

-3°C, pas de quoi « fouetter un chat » mais suffisant pour s'emmitoufler avant de mettre le nez dehors.

Une demi-heure plus tard, le train est arrêté pour avoir percuté un animal. Il faut le temps de déblayer la voie.

Le congrès commence à 13h30, nous avons donc de la marge.

Malgré cet incident, nous ne devrions pas être en retard. Le reste du wagon est calme.

Certains semblent finir leur nuit, d'autres lisent ou papotent.

Nous prenons notre mal en patience et finalement trente minutes plus tard, le train repart.

Nous continuons à bavarder tranquillement, tout en buvant un café que nous venons d'acheter dans le wagon bar.

Encore une heure avant de rejoindre Paris.

Le temps passe ainsi lorsque vers 11h45, le train s'immobilise à nouveau !

La voix off nous explique que la voie est gelée... que du personnel a été dépêché pour remédier au problème !

Quelques secondes de flottement suite à cette annonce, et le wagon semble prendre vie, comme tiré brutalement de sa somnolence.

On se pose la question d'une caméra cachée avec Karine... -3°C voir un léger plus et les voies sont gelées !

« Si le train s'arrête par ces températures alors comment font les Russes ? » commente une personne assise derrière mon siège.

— Et de plus, je suis attendu pour un rendez-vous important ! Ça commence sérieusement à me gonfler ! Deux arrêts sur un même trajet !

De ma place, je vois une femme enceinte avec un ventre assez gros pour qu'elle soit proche de son terme. Avec Karine, on se pose la question du trajet gratuit à vie pour le bébé si la maman accouche dans le train.

En toute apparence, elle ne semble pas sur le point d'accoucher, elle est sereine. Et ça, c'est plutôt une bonne nouvelle.

Un jeune homme dit à la jeune femme assise à côté de lui :

— Tu vois, c'est un signe. Ce n'est pas la bonne journée pour revoir notre paternel...

J'appréhendais tellement que je me demande si le ciel ne m'a pas entendu !

— Ne dis pas de bêtise, Paul ! Puisqu'il est dans la dynamique, l'envie, enfin appelle ça comme tu veux, de nous revoir ; je trouve ce signe du destin plutôt positif. Il devra patienter jusqu'à notre arrivée...

Le contrôleur a la bonne idée de traverser notre wagon pour voir si tout va bien. Une femme lui passe un savon qu'il écoute avec patience.

Elle a rendez-vous avec un notaire, elle va être sérieusement en retard !

Le contrôleur lui répond qu'il comprend sa colère et qu'elle n'hésite pas à la sortie du train à récupérer un document qui lui permettra de se faire rembourser son trajet.

— Et mon retard qui va le gérer ? dit-elle, toute à sa colère

Le train repart enfin ! Il est 12h45.

Nous serons certainement en retard nous aussi...

Défi 12

Lucie Korti

Le train a percuté quelque chose, je ne sais pas quoi. Il a peiné à s'arrêter, on l'a entendu crisser sur plusieurs mètres. Moi, je me suis agrippé à mon siège pour ne pas être ballotté dans tous les sens, je n'aurais pas aimé atterrir sur les genoux de ma petite voisine, Priscilla, et elle non plus, elle n'aurait pas apprécié. Elle est jolie, mais il ne faut pas abuser, je viens juste de la rencontrer.

Une voix résonne au-dessus de nos têtes annonçant un « accident de personne sur la voie ».

Moi, j'ai dix ans, et je me nomme Alci. J'ai pris le train il y a à peine une heure de Paris pour Tours. Je voyage seul, comme un grand. Mon père m'a confié à une gentille dame, mon accompagnatrice Sonia, qui veille sur moi, et sur d'autres enfants également. Dans le wagon qui nous est réservé rien qu'à nous les enfants, on est sept. C'est les vacances de Noël, et en ce qui me concerne, je me rends chez mon Papie qui habite en Touraine. Priscilla a le même âge que moi, les autres sont beaucoup plus petits.

L'un d'eux, Charles, est insupportable, je le vois dans les yeux de l'accompagnatrice, qu'elle lève au ciel et n'arrête pas de le rappeler à l'ordre d'une voix gentille tout de même : « Charles, reviens t'asseoir s'il te plaît, Charles, ne bave pas sur la fenêtre, Charles ne saute pas sur le siège.... ». Priscilla et moi voyons bien qu'elle est agacée, parce que, assise face à nous, elle balance une jambe nerveusement en le regardant de biais. Son sourire est crispé.

A moins que ce soit l'annonce au micro d'un « accident de personne sur la voie », qui la rende nerveuse notre Sonia.

Parce qu'à présent, elle court partout, parle avec des passagers en chuchotant, ce qui fait que l'on ne comprend pas ce qui se dit. On voit juste des visages attristés et anxieux . Il est seize heures, et la nuit tombe déjà, puisque c'est l'hiver. Les passagers, inquiets, se mettent tous à téléphoner les uns après les autres. Bientôt, on se croirait dans une ruche tellement ça bourdonne dans ce train !

Priscilla et moi tendons l'oreille, et l'on distingue peu à peu le même mot qui circule sur les toutes les lèvres : le mot « suicide ».

« C'est quoi suicide ?

– Je sais pas ! me répond Priscilla du tac-au-tac.

– C'est quoi suicide ? demande-t-elle aussitôt à Sonia.

L'accompagnatrice, embarrassée, prend sa voix toute douce et nous dit :

– Ce n'est rien les enfants, rien du tout, vous êtes en sécurité, vous ne craignez rien, on va rester tous ensemble dans le wagon pour le moment... »

Priscilla et moi comprenons aussitôt que l'affaire doit être grave au contraire ! Et au moment où Sonia nous tourne le dos, ma camarade me tire par le bras :

« Viens ! » m'ordonne-t-elle.

Ensemble, on se carapate discrètement à l'extérieur du wagon. Des passagers descendent du train, alors, on décide de les imiter. D'autant plus que des gyrophares toute sirène hurlante sont là. Excitant....On se faufile à travers les gens, ni vu ni connu. Il fait froid et sombre, l'ambiance est austère, personne ne nous remarque. On marche vers un petit groupe de personnes qui se tient au bord de la voie ferrée, un peu plus loin. Ce sont des pompiers, des gendarmes qui s'agitent autour de quelque chose, sans se heurter, telle une danse bien rodée.

« Regarde là, me dit Priscilla en me tirant par la manche, regarde... ».

En regardant la chaussure à talons qu'elle désigne du doigt, je devine qu'on en a assez vu, trop vu même !

« N'allons pas plus loin, rentrons ! » dis-je à Priscilla en lui prenant la main.

Coup de foudre

Il faisait une chaleur torride ce lundi, le ciel s'était teinté d'une couleur de plomb. J'arrivais en courant en gare de Rennes pour attraper de justesse le TGV de 15h35 pour Paris. C'est couvert de sueur que je vis entrer en gare le 8722, quai numéro 3. Je remontai le long du train pour atteindre la voiture de tête. Je demande toujours quand c'est possible une réservation dans la voiture numéro 01, ou 11 selon le cas, là où se situe les huit places « salon ». Les voyageurs se retrouvent face à face, c'est hyper confortable quand on mesure comme moi plus de 1m80, pratique pour allonger les jambes.

Une femme d'un certain âge, une canne dans la main droite et une valise dans l'autre main était visiblement en difficulté pour se hisser dans le TGV. Elle commença par poser sa valise sur la première marche puis me jeta un regard affolé. Comment résister ? Alors je lui dit :

- Attendez madame, je vais prendre votre valise
- Vous êtes bien aimable jeune homme
- Jeune homme allons donc ! Il y a bien vingt ans que l'on ne m'a pas appelé ainsi. A quelle place êtes vous ?
- Place numéro 13 je crois
- Je suis à côté de vous, parfait

A ce moment précis, un homme derrière moi visiblement énervé voulut monter avant nous. Je lui barrai le passage, me saisit de la valise pour la poser dans le casier à l'entrée du compartiment salon. La femme vint s'installer à mes côtés, l'homme pressé lui, face à nous. L'annonce de départ venait d'être donnée quand une jeune fille parvint de justesse à franchir la porte qui commençait à se refermer. Elle aussi vint s'installer dans le salon à côté de l'indélicat

Parfait me dis je, le train est direct pour Paris, nous ne serons que quatre.

Les voyageurs (portraits sommaires)

La dame : s'appelle Marie, âgée de 82 ans, veuve depuis 23 ans. En pantalon de velours moutarde et imperméable gris clair d'un autre âge dont elle ne se dévêtra pas durant le voyage. Habite le centre de Rennes dans un vieil immeuble. Elle était couturière, eut une seule fille qu'elle voit très peu, professeure à Briçon.

L'homme : nous ne saurons pas grand-chose sur lui à part qu'il paraît bien excité et peu aimable. Très brun avec une calvitie naissante, nous l'appellerons le « DRH » sur le point d'atteindre la cinquantaine. Costume anthracite sur un gilet écossais et une cravate marine.

La jeune fille : jolie petite brune au cheveux noirs frisés et aux yeux bleus. Elle s'appelle Sarah, 19 ans, étudiante en droit international à Villeteuse. Originaire de Betton au nord de Rennes. A vécu seule avec sa mère chirurgienne à l'hôpital Pontchaillou à Rennes.

Le narrateur : homme de 57 ans, cheveux blonds domestiqués par une queue de cheval. Vêtu d'un jean et d'une veste militaire. Il dit s'appeler Régis mais ne raconte rien sur sa vie, peut être retraité de l'armée.

Sitôt le démarrage du train, l'homme se mit à pianoter sur un clavier d'ordinateur, la jeune fille sortit d'un grand sac un livre dont je ne pus saisir le titre et la vieille dame commença à fermer les yeux. Je décidai de me rendre en voiture bar pour boire un café. Accoudé face à la fenêtre, alors que nous n'étions qu'en milieu d'après midi, la nuit semblait proche. Du rideau d'une pluie abondante jaillissaient par intermittence des

éclaircs de plus en plus impressionnants. Soudainement, le train freina si brutalement que je faillis renverser mon café. Bizarre cet arrêt brutal. Il me semblait avoir reconnu la gare de Vitré quelques instants avant cet arrêt. La pluie continuait à se déverser, frappant avec violences la paroi des vitres ; nous étions en pleine campagne, c'était indéniable.

De nombreuses minutes passèrent puis une annonce se fit entendre :

« Mesdames et messieurs nous sommes actuellement arrêtés en pleine voie pour une durée indéterminée. Des renseignements plus précis vont vous être donnés prochainement. »

Je me décidai à rejoindre ma place. Arrivé devant la porte coulissante de mon compartiment, le DRH essayait sans succès d'ouvrir la porte pour sortir à l'extérieur. Me voyant arriver, il me dit :

- Vous savez ce qui se passe vous ?
- Bonjour Monsieur
- Comment cela bonjour, on s'est vus il y a un quart d'heure
- Il ne me semble pas que l'on se soit salués et non je ne sais pas ce qui se passe.

A ce moment, une autre annonce retentit :

« Mesdames et messieurs, un incident grave c'est produit sur la ligne. Suite à l'orage, une partie des caténaires s'est rompue sur la section de ligne proche de Laval. Notre train sera ramené en gare de Vitré. Nous allons passer parmi vous pour connaître vos correspondances éventuelles »

- Manquait plus que cela, s'écria le DRH, c'est toujours le même foutoir à la SNCF
- Vous croyez sans doute que la SNCF commande la foudre
- Au lieu de faire grève, il ferait mieux de s'occuper de l'entretien des lignes, rien n'arrive par hasard, tiens à propos de hasard voilà le contrôleur !

Celui ci s'avança vers nous :

- Bonjour messieurs, votre destination s'il vous plaît ?
- Le DRH : Ça va durer longtemps ce bordel ?
- Le contrôleur : Vous allez jusqu'où monsieur ?
- Le DRH : à Lille, je dois prendre le train de 20h22 à la gare du Nord
- Le contrôleur : très bien et vous monsieur ? s'adressant à moi
- Je dois prendre un train à Austerlitz pour Gap à 20h52
- Le contrôleur : Je finis le pointage et vous tiendrai au courant
- Le DRH : débrouillez vous, il est hors de question que je loupe ma correspondance, je dois absolument être à Lille ce soir !

Sans répondre, le contrôleur ouvrit la porte pour entrer dans le salon où discutaient ensemble Marie et Sarah. Je le suivis, le DRH continuait à maugréer sur la plateforme.

- Le contrôleur : Bonjour mesdames, dites moi quelles sont vos destinations ?
- Sarah : moi je rejoins ma cité universitaire à Villetaneuse.
- Le contrôleur : Très bien et vous madame ?

Marie : je me rend à Briançon

Le contrôleur : décidément, vous avez une réservation pour le train de 20h52 ?

Marie : exactement, oui

Le contrôleur : parfait, je vous tiens au courant.

Marie : Vous croyez que cela va être long ?

Le contrôleur : Je vais être franc avec vous. J'ai connu pareille situation dans le passé. Nous sommes en pleine voie 5 km après Vitré. Les caténaires sont rompues en amont de Laval. Notre TGV va être tiré par l'arrière pour être ramenée à Vitré. Oui ça risque de durer une à deux heures au moins.

- et ensuite que va-t-il se passer ? Lui demandai-je

Le contrôleur : je n'ai pas assez d'informations pour le moment. Mais des cars vont certainement être mis en place en fonction des diverses correspondances mais aussi sans doute des mises à disposition de chambres d'hôtel.

Le DRH entra dans le salon à ce moment :

- Des chambres d'hôtel, non mais vous rigolez ou quoi. Moi, je ne suis pas à la SNCF, moi je travaille. Je dois être ce soir à Lille

Le contrôleur : monsieur vous vous calmez, je vous rappelle que la foudre est tombée sur les caténaires. Nous mettons les mesures en place pour gérer au mieux la situation.

Le DRH : si la SNCF savait gérer quelque chose, ça se saurait ! Puis il sort.

Marie : quel sale bonhomme !

Le contrôleur : oui, il est pas mal celui-ci mais il n'est malheureusement pas le seul ainsi dans ce train. Patientez, tout ce qui importe en priorité pour la SNCF c'est la sécurité des voyageurs et sur ce point aucune inquiétude, vous pouvez être rassurés.

La suite, et bien la suite fut une succession de longues attentes ! Nous avons patienté plus de 3 heures dans ce TGV. Puis le train fut effectivement ramené à Vitré. Au cours de ces 3 heures, nous avons eu le temps de faire ample connaissance. Sarah est une fille un peu timide mais pleine d'ambitions bien soutenue par sa mère qui l'éleva seule. Elle téléphona à sa mère qui vint la chercher en gare de Vitré pour la ramener chez elle. Elle était en période de révision et envisageait de ne repartir sur Paris qu'en milieu de semaine. J'ai pu discuter un long moment avec Jacqueline, sa mère. Une belle rencontre ... Nous sommes depuis amis sur Facebook et allons nous revoir à mon prochain voyage sur Rennes qui ne saurai tarder.

Marie et moi avons pris ensemble l'un des cars mis en œuvre qui nous emmena à Paris Bercy. Nous n'avons pas revu le DRH et surtout pas essayé de le faire. Arrivés à Paris des chambres nous étaient réservées à l'hôtel Mercure où nous avons dîné ensemble. Elle comme moi n'avions pas vraiment d'impératifs. Aller voir sa fille dans les Alpes pouvait attendre un jour de plus. Nous passâmes ensemble une excellente soirée. Le lendemain, un train peu avant midi nous emmena vers nos destinations. Moi qui voyage léger, j'ai pu porter sa valise une fois encore. Nous sommes devenus les meilleurs amis du monde et avons bien sûr échangé nos numéros de téléphones.

La semaine prochaine, j'ai programmé un voyage sur Rennes. Je dois revoir Jacqueline. Je suis un peu fébrile, je dois l'avouer. Qui sait ? La foudre n'a peut-être pas frappé que les caténaires.

Michel C

Défi #12 – Paul Béland

— Bonsoir Mesdames et Messieurs, ici votre Chef de train, nous avons le regret de vous informer que le train ne pourra pas continuer sa route vers Toronto tel qu'annoncé une heure plus tôt.

Une vague de jérémiades s'élève dans tous les wagons et le chef de train doit attendre la fin de la cohue avant de poursuivre son annonce.

— Nous venons d'apprendre, tout comme vous, dans les nouvelles, qu'un avion d'Air France s'est écrasé sur la municipalité de Kinston à trente kilomètres devant nous et c'est la raison de notre arrêt. Cela affecte grandement le rétablissement de la ligne ferroviaire du Canadian National et du Canadian Pacifique, autant vers Toronto que vers Montréal.

Après 15 ans comme Chef de train, sans compter les 10 ans en tant que de mécanicien de trains, Serge Pouliot ne se réjouit guère de la situation; bloqué dans une zone humide où marécage et étang font loi. L'espace devant eux, du moins jusqu'à la prochaine civilisation est aussi grande que derrière eux; et la nuit automnale vient à peine de commencer; on n'y voit guère qu'à deux pas.

— Je vous demande donc; ajoute le dirigeant; de rester à l'intérieur du train. Comme vous le savez, nous sommes dans un milieu humide tout autour de nous sur plusieurs kilomètres et il fait relativement froid dehors. Nous attendons les instructions provenant de la centrale pour assurer un retour sans heurt. Je vous redonne un statut dans quinze minutes. Merci de votre patience et de votre collaboration courtoise envers le personnel de bord.

Sandie Stuart, une petite fille de cinq ans voyage avec sa mère pour rejoindre leur père à Kinston. Tous deux pleurent mais la mère tente en vain de joindre son mari sur son cellulaire. Elle tente aussi de rejoindre ses parents, ses beaux-parents, ses frères, ses sœurs, sans succès.

Gilbert Vaillant, un homme de 56 ans fera une présentation sur les techniques d'imagerie infra-rouge traitées par l'intelligence artificielle. Personne ne l'attend à Toronto ce soir, sauf sa chambre d'hôtel. Il a déjà parlé de la situation avec son épouse de Laval. Il ferme alors les yeux et se croise les bras; pour passer le temps plus rapidement.

Greg Finch, le nez dans son laptop, ne cesse de passer en boucle le crash de l'avion. Dix à douze personnes sont derrière lui; la main sur la bouche pour l'un; les larmes aux yeux pour l'autre; à chaque nouvelles séquences de l'écrasement télédiffusées; certains s'exclament : C'est malade ! D'autres ont peur et disent : Mon Dieu...

Rudy Giordano et Lucie Laperle se tiennent la main, le cellulaire dans l'autre, regarde dehors, impuissant néanmoins confiant.

Jacques Quenneville observe le nombre de seringue d'insuline dans son sac. Il est nerveux et décide de ne pas prendre sa dose, même s'il est dû.

Dylan Taiko, n'aime pas le train; claustrophobe et bipolaire, il ne cesse de se gratter l'intérieur du bras; il est au sang et décide finalement d'abattre sa manche pour cesser le geste machinal... pour la trentième fois. Il décide de prendre un autre comprimé. La posologie indique « au besoin » avec un maximum de 4 par jours. Il en est à sa sixième aujourd'hui.

Défi #12 – Paul Béland

Sur les 90 fumeurs en tout dans l'ensemble des wagons; 70% ont déjà fumé deux cigarettes. La majorité en ont fumé deux : une à la suite de l'autre.

- Monsieur Pouliot, ici le directeur Éric Simard de la Sécurité Nationale.
- Oui Monsieur Simard je vous écoute.
- Nous vous demandons de retourner en direction de l'est, jusqu'à Maple Grove.
- Maple Grove, on vient à peine à y passer, nous sommes environ à 15 minutes; assure Serge.

Le directeur de la Sécurité Nationale ne se soucie nullement des propos de Serge et continue alors son discours normatif, tel un général de l'armée.

- Immédiatement après le passage de la rivière Gananoque, vous allez passez sous la route 32; vous arrêterez votre train et débarquerez les passagers à cet endroit-là; une série d'autobus vous attend.
- D'accord... bredouille Serge. Éric Simard embarque aussitôt sans perdre une seconde.
- Je vous laisse diriger les gens dans les bons autobus; vous êtes en charge Monsieur Pouliot; avez-vous des questions ?
- Euh... hésite Serge; non ça va... euh.. merci beaucoup... je...
- Au revoir Monsieur Pouliot, termine le directeur.

Le Chef de train prend une bonne inspiration et scénarise mentalement ce qu'il va dire à l'interphone.

- Mesdames et Messieurs, je vous demande de prendre place à votre siège car nous allons démarrer les locomotives.

Un vent de soulagement se lève de la foule.

Peter Ross, âgé de 42 ans se rassoit, mais regarde s'il peut aller aux toilettes avant; mais il y a déjà rassemblement, il n'est pas seul à s'être retenu.

Serge Pouliot reprend les instructions.

- Nous devons changer de direction, nous allons brièvement revenir sur nos pas pour atteindre le village de Maple Grove là où des autobus vous attendent déjà pour vous amener vers Kinston et pour aussi ceux qui continue, vers Toronto destination finale.

Élizabeth Archambault, âgée de 76 ans s'affole un peu sur son siège mais sa fille Lyne la calme aussitôt et tente de lui expliquer que tout ira bien.

Rahir Boraniev ne comprend pas bien le français; à travers les différentes sortes d'acclamations, il perçoit difficilement, s'il s'agit d'une bonne ou d'une mauvaise nouvelle.

Sophie Labrecque, la voisine de banc de Rahir, tente de lui expliquer qu'ils doivent retourner en arrière et prendre l'autobus. Elle utilise alors Siri pour faire la traduction en tchèque.

Denis Morin, 22 ans, est en beau furie, son cellulaire est à plat. Son chargeur est dans la grosse valise au début du wagon, dans les supports à bagages. Il est gêné d'aller fouiller dedans.

Défi #12 – Paul Béland

Hélène Curtis, 23 ans, à côté de Denis lui tend un chargeur et commence à discuter avec lui, pour la première fois.

Khoy Nguyen, 18 ans, se laisse échoir sur son banc avec des écouteurs gigantesque sur les oreilles. Il a faim et il sait que tout le monde, assis en classe économique, a faim.

Gisèle Sansoucy, incontestablement grand-mère, farfouille dans son grand sac à main pour y sortir deux petits sacs de chip. Elle en lance un à son voisin, de l'autre côté de l'allée, et ouvre le sien. Elle regarde le jeune chinois et lui sourit; ce dernier rabaisse les écouteurs dans son cou et lui dit : Merci Madame, tout sourire.

Serge Pouliot, libère les freins et les locomotives se mettent à dandiner tranquillement.

Katia L'heureux retourne vers la locomotive de tête et entre dans la cabine du Chef de train.

- Commences-tu à avoir faim; demande Katia ?
- Non, pas vraiment ma chérie, répond Serge, ça va toi ?
- Oui, ça va, un peu tendu mais... ça va.

Elle s'approche de Serge et lui donne un baiser.

- À tantôt mon amour.
- Eh Katia, euh... il va falloir coucher dans le train ce soir; je ne pourrai pas le quitter avant de savoir quand et où on va, selon les ordres de la Sécurité Nationale.
- Pas de problèmes, on va se coucher sur une banquette... !
- Oui... on fera le petit train/train, collé/collé !

Défi 12 - Viviane

Panique à bord

“Mesdames et Messieurs, notre train est à l’arrêt pour cause de défaillance technique. Le service de dépannage de la SNCB sera sur les lieux dans quelques minutes. Nous vous tiendrons informés.”

- Eh... Mais c’est fantastique! Mon contrôle de math! Justement, je n’avais pas étudié, c’était une catastrophe! Il faut que je prévienne d’école, pourvuqu’il y ait du réseau!

Mais au fait, ce serait l’occasion d’étudier, justement! Ne pas aller sur mes réseaux sociaux, sinon c’est reparti... Le sort est généreux avec moi: si je n’en profite pas pour enfin étudier ce cours, peut-être sera-t-il moins généreux une autre fois que je n’aurai pas étudié!

- Oh, oh!... Serait-ce vrai? Et ma réunion? De toute façon, je ne leur aurais été d’aucune utilité: pour un sujet aussi technique, j’ai beau être habitué à donner mon avis sur des choses que je ne connais pas, ici, le sujet est vraiment très spécifique et j’avais peur de me ridiculiser. Vite, téléphonons pour qu’on envoie Bernard (le pauvre, ce n’est pas un cadeau!).

- Comment? On ne va plus avancer? Mais qu’est-ce que je vais faire? Je commence à en avoir marre de ces trains! Ce serait si facile si le réseau des trains était meilleur, si les horaires indiqués étaient respectés. Si je voulais aller travailler en voiture, comme dans le temps, ce serait de la folie: comment trouver la moindre place de parking dans le centre de Bruxelles? Il faudrait pouvoir compter sur les trains. Mais non, il y a toujours des problèmes!

- Ce n’est pas vrai!!! Moi qui redoutais que ça arrive quand je suis dans le train! On dirait qu’il y a un sort qui s’acharne contre moi: il y a quelques années, la même chose était arrivée alors que le train traversait les tunnels entre les gares du Midi et Centrale à Bruxelles. En fait, il ne s’agissait pas d’un problème technique mais d’un “embouteillage” de trains, tant il y a de voies différentes, avec le danger que des trains ne se percutent. Mais maintenant, combien de temps allons-nous rester coincés? Est-ce que j’ai bien mon calmant si nécessaire? Regardons vite... Ouf, le voilà. Mais il n’y en a pas assez pour toute une journée, si c’était nécessaire. De toute façon, si ça durait une journée entière, je ne pourrais pas tenir: je ferais ma crise et on appellerait une ambulance, rassure-toi. Mais maintenant, qu’est-ce qui se passe? Pourquoi ne nous disent-ils pas? C’est inadmissible! Attention, il faut se calmer: je sens déjà des signes, mon coeur bat plus vite, je commence à transpirer. Je prends immédiatement le calmant, mais essayons de nous maîtriser un peu: la demi-dose fera peut-être l’affaire, je vais la prendre, ils sera toujours temps d’ajouter l’autre moitié plus tard si nécessaire... Voilà, essayons de nous calmer pendant qu’elle agit. Je me détends, j’inspire par le nez, lentement, en comptant jusqu’à trois... et j’expire par la bouche, encore plus lentement, en comptant jusqu’à six...huit, c’est encore mieux... Une dizaine de profondes respirations comme celles-là et je serai complètement détendue... Mais non, voilà trois

respirations et ça ne va toujours pas. Où est le chef de train? Il faut qu'il sache, s'il me fallait une ambulance, un gros calmant, quelque chose qui empêche la crise de nerf. Comment faire? Je vais prendre mes affaires et le chercher dans le train. Voilà, je ne dois rien oublier. Je cours – attention, pas trop vite, il faut rester calme. Mais mon coeur bat vite, et mon chemisier autour du cou, je ne vais plus pouvoir le supporter. Je tire dessus car j'étouffe... Au secours, tout est déchiré, les boutons sont arrachés!! Voilà des gens: ça ira peut-être mieux. Je vais leur demander. Il me faut une ambulance! Ah, voilà que je hurle, une fois, deux fois, des gens se précipitent... Et je tombe par terre!